

L'auteur accorde toute l'attention à la tendance vers la création d'une riche synonymie et offre une description des couches étymologiques en insistant sur la présence des termes considérés rares ou perdus.

Des termes hérités du latin (quelques uns devenus rares dans la langue standard) ont des dérivés inconnus ou moins connus jusqu'à présent, qui indiquent leur vitalité dans les parlers: *albină* vb.pron. «s'éclaircir (le ciel, le temps)» < *alba* «aube, aurore», *călătōri* s. m. pl. «cavaliers» < *cal* «cheval», *comac* «tuile pour couvrir la cîme, le sommet de la maison» < *coamă* «crinière; cîme», *desimet* s. n. «fourré» < *des* «touffu», *durime* «souffrance, douleur», de *durere* «id.», par la substitution du suffixe, *frământări de limbă*, le nom d'un jeu qui décompose et recombine les mots en mêlant les pièces obtenues < *frămâta*, dont l'explication suppose la conservation comme reflex unique en roumain des verbes latins *fragmentare* et *fermentare*, *furcuie* «petits rameaux» < *furcă*, *pomat* adj. «sec» (*prune pomate*) < *poame* pl. «fruits séchés pour être conservés pendant l'hiver», *sufstanie* (< *suflet* «âme, haleine»), ayant le sens «(tout le) monde», crée de *sufflare* «id.», selon le modèle de *dihanie*, terme d'origine slave.

Une série importante de mots provient du substrat et a des dérivés: *copil* s. n. et *copilă* s. f. ayant tous les deux le sens «l'écartement des jeunes pousses du maïs», *copleș* «petit enfant» < pl. *copleși* < sg. *cop(i)leac*, *a descopili* vb. «couper les pousses de la vigne», *ghiujiuță* «vieille femme» s. f. < *ghiujiu* «vieillard» (termes péjoratifs), *mânz*, *mânzătură*, avec des sens spécialisés dans la terminologie du tissage (*mânz* «poulain»), *păștăi* s. f. pl., avec le nouveau sens «balle, enveloppe des graines» < *păștaie* «gousse», *scrumb* «croûte à la surface d'un terrain» < *scrum* «cendres»: la finale est expliquée par la contamination avec le synonyme *scrob*³, *sterpelougă* < *sterp* «stérile». La liste est beaucoup plus riche et la lecture du livre offre des informations très importantes.

Une discussion intéressante concerne le préfixe *des-* en *dezgoli*, par exemple. Il faut retenir que le dérivé ne s'oppose pas à une base ayant un sens positif (ce terme peut être inclus dans la série *desprimăvăra*, *descânta*, etc.).

Nous ne pouvons pas terminer cette note sans mentionner le fait que Iulia Mărgărit propose aussi des solutions et des interprétations de détail pour une série de mots de la langue standard et qui n'ont pas une étymologie définitive ou parfaitement satisfaisante: *deșela*, *învârtecuș*, *lăudăros*, *lune* «lumière» (avec des dérivés partant de ce sens, *a lumi* «éclairer», *lumitoare* «lumineuse»), *maimuțari*, *posac*, *putinei*, *răscruce*, *ștergar*, *ticsi*, etc.

Par la richesse du matériel lexical, par l'analyse minutieuse de toutes les sources et de toutes les situations dans lesquelles les termes apparaissent, par la discussion des rapports synonymiques entre les mots hérités et ceux du substrat ou empruntés au slave ancien ou aux langues slaves voisines, par les domaines onomasiologiques dont on puise les exemples, le livre peut être d'un réel intérêt pour les spécialistes qui étudient le contact entre les langues du Sud-est européen et entre les dialectes des langues parlées dans la zone.

Cătălina Vătășescu

Grigore BRÂNCUȘ, *Studii de istorie a limbii române*, Bucarest, Ed. Academiei Române – I^{er} vol., 2007, 284 p., II^{ème} vol., 2008, 302 p.

Rassembler, en un même livre, les études publiées dans les revues de spécialité facilite l'accès aux contributions d'un auteur. En y ajoutant les études parues, dans le temps, dans diverses revues ou miscellanées consacrées à la même thématique, on réalise une «anthologie» et un panorama des conceptions scientifiques et des stratégies ayant régi l'activité de l'auteur. Il y a une tradition à la Maison d'édition Editura Academiei de publier de tels ouvrages, tout d'abord des membres de l'Académie et aussi d'autres chercheurs et je pense spécialement aux linguistes.

Le professeur Grigore Brâncuș, membre correspondant de l'Académie Roumaine, trouve sa place dans la pléiade des grands historiens de la langue roumaine: B.P.Hasdeu, Ov. Densusianu,

³ La forme dialectale *shkrumb* du correspondant albanais s'explique par le développement d'un son secondaire, *b*.

Sextil Pușcariu, Al. Rosetti, Gh. Ivănescu [voir les hommages rendus à l'occasion de son 70^e anniversaire, in „Limba română”, nos 3–4, 2000, où se trouve aussi la *Bibliographie* de ses publications]. Un ouvrage antérieur au présent, *Introducere în istoria limbii române* – Introduction à l'histoire de la langue roumaine –, d'une publié sous les auspices de l'Université « Spiru Haret », n'a d'une introduction que ce terme en usage dans la tradition de l'école allemande, car, en réalité, nous nous trouvons devant une vraie Histoire de la langue roumaine, synthèse de grande valeur, résultat de plusieurs années de recherches, comportant tous les éléments fondamentaux.

Les recherches ponctuelles ont mené à la convergence de certaines questions auxquelles il a obstinément cherché la réponse. Tout particulièrement intéressé par les origines de la langue roumaine, sa contribution quant au substrat thraco-dace fait référence en la matière. Les études du I^{er} volume sont complémentaires aux monographies consacrées à ce sujet : *Vocabularul autohton al limbii române* (1983), *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române* (1995) et *Concordanțe lingvistice româno-albaneze* (1999).

La problématique du chapitre *Le substrat thraco-dace de la langue roumaine* (I, pp.133–223) préoccupe toujours les spécialistes car les solutions étymologiques des mots qui en proviennent ne sont pas définitives. Une des hypothèses théoriques avancées par l'auteur en 1971 dans l'étude *Metoda comparației româno-albaneze* (I, pp. 133–139) a été unanimement validée ces dernières décennies et constitue l'un des principes de base de la recherche roumaine. La comparaison des éléments du roumain aux éléments similaires de l'albanais « dont nous ne saurions nous dispenser, même s'il ne s'agit que de l'opération préliminaire à la recherche étymologique proprement-dite » (I, p. 135) est analysée par Gr. Brâncuș dans une perspective qui diffère dans une certaine mesure du point de vue des chercheurs albanais. Par exemple, E. Çabej estime que les éléments autochtones de la langue roumaine auraient été *in corpore* des emprunts au vieil albanais. Or, pour Gr. Brâncuș cette catégorie d'éléments qui existaient avant le contact du roumain (le proto-roumain) à l'albanais, est un possible héritage indépendant dans les deux langues.

Dans la discussion théorique sur le substrat, compte tenu du caractère complexe de l'interaction entre deux langues en contact, qui se trouvent, pour un certain temps, dans la situation d'utiliser un code linguistique – A – qui perpétue la structure de l'une des deux, tout en englobant des éléments de l'autre code – B – employés par les locuteurs, les éléments du code B sont considérés par les linguistes soit comme héritage, soit comme des emprunts. Brâncuș considère, quant à lui, les éléments du substrat comme des emprunts, opinion que je partage avec les explications de rigueur. [Voir Zamfira Mihail, Maria Osiac, *Lingvistică generală și aplicată*, IV^e édition, Bucarest, Ed. Fundației „România de Măine”, 2008, p. 89 – chap. *Substrat*, par Z. Mihail]. G.I. Ascoli, le linguiste qui a introduit la notion de substrat dans les sciences du langage, le définit ainsi : « le contenu linguistique de la notion de substrat se révèle uniquement dans son opposition aux notions d'*affinité* et d'*emprunt*. Dans le système d'une langue, tout ce qui provient du système initial (ou qui est apparu en raison des lois internes de l'évolution) représente l'élément « propre », originaire. Ce qui a été repris de l'extérieur est un emprunt. Or, les éléments de *substrat* ne peuvent être considérés ni « propres », car ils n'appartiennent pas au système primaire, ni « étrangers », c'est-à-dire empruntés, car ils ne proviennent pas de l'extérieur. *Le substrat* représente, à notre avis, ce que les locuteurs ont perpétué du système de la langue antérieurement parlée, après avoir commencé à utiliser une nouvelle langue, donc un autre système, dans les conditions d'un bilinguisme de durée ».

Pour une historiographie de la circulation des idées linguistiques, il convient de mentionner que Gr. Brâncuș est l'un des rares linguistes à relever les idées et les hypothèses pertinentes de ses précurseurs. Il cite Al. Philippide qui considérait, par exemple, que « l'intervention du substrat se manifeste tant dans la base d'articulation que dans la base psychologique de la langue » (I, p. 179), ce qui est encore un domaine fertile en idées. Le professeur Brâncuș invite ainsi les lecteurs à considérer aussi bien des ouvrages de grande valeur de B.P. Hasdeu, I.-A. Candrea, que les principes théoriques de Timotei Cipariu ou Moses Gaster (II, pp. 191–197, 235–243) lesquels sont peu lus et rarement cités. Les études mentionnées ci-dessus ainsi que celles concernant Ion Heliade Rădulescu, Theodor Capidan ou Al. Graur ont été regroupées dans le chapitre *Aspects théoriques concernant la structure, l'origine et l'évolution de la langue* (II, pp. 157–264).

Pour ce qui est de I.-A. Candrea, dont le *Dicționar etimologic al elementelor latine* (en collaboration avec O. Densusianu) a été réédité par ses soins, nous devrions nous attarder sur le sujet, car il s'agit de reconnaître enfin la valeur extraordinaire de ce grand linguiste (I, pp. 65–81 – on y reproduit l'étude introductive de Brâncuș, un aperçu synthétique très attentif de tous les dictionnaires étymologiques de la langue roumaine et une analyse comparée des deux dictionnaires consacrés aux éléments latins, l'autre étant celui de Sextil Pușcariu).

Deux autres chapitres du I^{er} volume, *Phonétique et grammaire* et *Vocabulaire*, regroupent des études qui proposent de nouvelles solutions aux questions restées en suspens dans la littérature de spécialité. Par exemple, pour certaines modifications sémantiques lors du passage du latin au roumain (pp. 82–86), l'auteur nous propose une solution digne de « l'œuf de Colomb », une hypothèse à la portée de tout linguiste mais que personne n'avait avancée. Le raisonnement en était que « fort probablement l'influence du substrat a pu s'étendre aussi au fond lexical latin hérité, déterminant certaines évolutions sémantiques spécifiques. ... Tout comme pour les unités lexicales proprement dites (c'est-à-dire celles empruntées au substrat, n.n.) [il faut faire appel] à la même méthode de référence aux éléments correspondants de l'albanais » (I, p. 82).

La qualité de témoin des éléments albanais est révélatrice dans différents compartiments de la langue, en phonétique et en grammaire, car des réminiscences thraco-daces ont été attestées dans tous les compartiments. Le chapitre *Albano-romanica* (I, pp. 223–256) met particulièrement l'accent sur ces similitudes : le genre neutre, la valeur de l'aoriste en albanais, l'intercalation du pronom non-accentué au pluriel de l'impératif. La grande fréquence des vocatifs en albanais représente, à notre avis, un argument convaincant en faveur de l'opinion que du vocatif roumain en *-o* est dû tout d'abord au substrat.

Il y est question aussi de certaines modifications parues comme tendances dans le bas latin, « promues avec le temps sous l'influence du substrat ». Ces particularités grammaticales sont : le genre neutre (avec un autre comportement syntactique qu'en latin, similaire à l'albanais), la généralisation du syncrétisme génitif-datif dans la flexion nominale, la post-position de l'article défini, la formation des nombres de 11 à 19. Les expliquer par le substrat c'est annuler les hypothèses selon lesquelles ce serait des influences slaves en roumain. D'autres traits grammaticaux spécifiques au roumain (la formation du passé composé uniquement à l'aide de l'auxiliaire *a avea* – avoir – et du futur de l'indicatif avec *a vrea* – vouloir –, etc.) trouvent des correspondances avec des structures identiques en albanais (v. aussi *Introducere în istoria limbii române*).

L'analyse approfondie de chaque question relative aux éléments thraco-daces permet à l'auteur de regrouper dans cet ouvrage quelques synthèses significatives pour le statut des éléments thraco-daces dans la langue roumaine. Par exemple, dans l'étude *Substratul traco-dac – componentă a românei comune* (I, pp. 179–183), on énonce les points de vue de plusieurs études antérieures, vérifiés par de nombreuses comparaisons, pour arriver, à la fin, à formuler des conclusions indestructibles qui font autorité dans l'histoire de la langue roumaine. Chaque étude est en soi une preuve de persévérance dans le projet de connaître à fond la contribution autochtone au latin « parlé sans interruption dans l'espace carpato-danubien ». Les formulations du professeur Grigore Brâncuș sont apodictiques et, partant, à retenir comme autant de définitions : « la structure phonétique et morphologique des mots autochtones, leur sémantique par rapport aux mots d'origine latine, leur rayonnement dialectal et leur position dans l'ensemble lexical prouvent que [...] intégrés initialement au lexique du latin carpato-danubien, ils ont été hérités en roumain commun comme des éléments 'latins' » (I, p. 178). C'est ainsi que, dans la perspective de la linguistique générale, on classe cette étape où le latin et le thraco-dace se sont trouvés en contact, où le latin adopte des éléments de la langue des autochtones, langue abandonnée par les locuteurs qui s'étaient approprié *in corpore* la langue des conquérants romains.

Dans l'économie de ce compte rendu, nous n'avons fait qu'effleurer les études regroupées dans les chapitres relatifs à « la langue littéraire », « la langue populaire », « la dialectologie » (à notre avis, certains pourraient être annexés à la même problématique du lexique autochtone : *Mots du substrat thraco-dace dans le parler d'Olténie*, II, pp. 128–133). La vision historique de tous ces recherches est dominante, car, pour citer les mots de l'auteur « nous avons essayé d'expliquer les

phénomènes étudiés en relation directe avec les états précédents de la langue, pour arriver, chaque fois que possible, à ses sources latines » (II, p. 5). En ce sens, *La vitalité de la langue roumaine* (II, pp. 95–99) est une démonstration magistrale car, même aux cas où le roumain est utilisé comme langue allogène, en dépit des emprunts, il « conserve intacte la flexion, les traits grammaticaux ainsi que la partie fondamentale du vocabulaire, celle héritée du latin » (II, p. 96). « La grammaire des parlers roumains de l'extérieur du pays est forte, inaltérée, unitaire et s'identifie à la grammaire de la langue commune. Les influences n'ont nullement altéré la morphologie de notre langue » (II, p. 99). C'est l'opinion d'un maître de l'histoire de la langue roumaine basée sur des arguments fournis par la structure même de la langue: « les oppositions grammaticales du roumain sont exprimées par la grand nombre de marques positives, ce qui confère une résistance certaine à la grammaire dans les conditions du bilinguisme ». Cela doit être compris comme une preuve de vitalité des tendances originaires latines, de la capacité d'assimilation des éléments non-latins.

Zamfira Mihail

Gottfried SCHRAMM, *Slawisch im Gottesdienst. Kirchenwortschatz und neue Schriftsprachen auf dem Weg zu einem christlichen Südosteuropa, Südosteuropäische Arbeiten 129* (herausgegeben von Edgar Hösch und Konrad Clewing), R. Oldenbourg Verlag München, 2007, 207 p.

L'*Introduction* (p. 9–13) nous offre les éclaircissements de l'auteur concernant le sujet choisi – l'activité des frères Cyrille et Méthode et la christianisation des Slaves. Elle nous renseigne aussi de la méthode utilisée, celle de l'historien de la langue qui examine les réalités byzantines et slaves en essayant de tirer des conclusions historiques de l'étude de l'emprunt lexical et du contact des langues.

Une place importante est accordée aux contacts que les Slaves, avant leur christianisation, ont eus avec les chrétiens. G. Schramm délimite quatre régions où les contacts ont conduit aux emprunts formant la première couche de termes chrétiens en slave. Parmi ces régions, le Sud-est européen est considéré la zone des plus intenses rapports. Dans le cadre de la christianisation du Sud-est européen le problème essentiel serait, selon G. Schramm, de fixer les aires où les ancêtres des Albanais et ceux des Roumains, peuples chrétiens anciens, se trouvaient à l'époque des migrations des populations païennes, surtout pendant la migration slave (commencée aux VIe–VIIe siècles). C'est le moment pour l'auteur de reprendre son hypothèse¹, selon laquelle, aux VIe–IXe siècles, les ancêtres des Albanais et des Roumains occupaient, dans une étroite symbiose, la même unique région montagneuse, située entre la Bulgarie et la Serbie d'aujourd'hui².

¹ Adepté de la théorie de G. Weigand, selon laquelle les Albanais et les Roumains vivaient au sud du Danube en relations très étroites sur un espace bien limité. G. Schramm a publié en 1994 le livre *Anfänge des albanischen Christentums. Die frühe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen*, dont il expose maintenant les conclusions pour s'en servir comme fondement du présent échafaudage. Sur les nombreuses affirmations que nous considérons pas suffisamment argumentées dans l'ouvrage de 1994 nous nous ne permettons de mentionner notre discussion *Les débuts de la christianisation des Albanais. À propos du livre de Gottfried Schramm, Anfänge des albanischen Christentums. Die frühe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen*, publiée en RESEE XXXIII (1995) 3–4, p. 315–321.

² Il nous semble qu'une explication était nécessaire concernant les causes et les conditions qui auraient pu provoquer un resserrement des deux populations à la veille de l'arrivée des Slaves. Nous sommes en présence d'un nouvel ouvrage essayant de localiser à tout prix, dans la basse antiquité, une petite zone – en dehors de leurs pays actuels – où les Albanais et les Roumains se seraient mêlés. En effet, les linguistes mentionnent une aire aigüe, formée pourtant après la descente des Slaves dans la Péninsule Balkanique et après la configuration des espaces habités par les Bulgares et les Serbes, où se trouve, aujourd'hui encore, une *branche* de la population romanisée (l'albanais, dont il n'y a pas de traces, n'y est pas signalé); voir là-dessus Al. Rosetti, *Istoria limbii române I. De la origini*